

Sur le boycott d'un marginal

par Alain Lipietz (*)

Nous poursuivons cette semaine le débat ouvert par Bernard Langlois sur l'opportunité d'un dialogue avec Alain de Benoist généralement qualifié de théoricien de la Nouvelle droite. Après Michel Soudais (Politis, n° 256) et la réponse de Pierre-André Taguieff (Politis, n° 257), voici le point de vue d'Alain Lipietz.

Je voudrais saisir l'occasion que m'a récemment offerte *Le Canard Enchaîné* en m'épinglant ainsi qu'Antoine Waechter dans la longue cohorte des intellectuels dont un texte aura été publié par *Krisis*, la revue d'Alain de Benoist, pour mettre mon grain de sel dans le débat qui traverse à ce sujet les colonnes de *Politis*. J'ai peu de choses à ajouter à la vigoureuse réponse de Bernard Langlois, et surtout à la belle et digne réponse de Pierre-André Taguieff face à l'ignoble campagne dont il a été l'objet dans *Le Monde*. Là, bien sûr, je ne suis nullement convaincu par la leçon de Michel Soudais. Cependant, je voudrais prendre la chose sous un autre angle, plus « politique », ou plus pragmatique, après la hauteur de vue du texte de Taguieff (que l'on pouvait résumer à : « *Il faut toujours argumenter, même avec le pire* »).

Je n'ai pas été « piégé ». Mais je n'ai pas cherché non plus à argumenter avec Alain de Benoist. Quand au téléphone, en janvier dernier, une voix se réclamant de *Krisis* me proposa d'organiser un débat avec un universitaire ultra-libéral, Gérard Bramoullé, auteur de *la Peste verte*, je ne connaissais pas *Krisis*. J'ai accepté parce que ce méchant livre méritait une réponse de la part d'un Vert, et que l'occasion m'en était donnée. Quand j'ai compris ce qu'était *Krisis*, j'ai souri du nouveau but marqué par Alain de Benoist dont je connaissais la rage à collectionner les contributions d'une certaine hétérodoxie progressiste, mais je ne me suis pas dérobé. Simplement, quand, six mois plus tard, j'ai reçu le texte du débat impeccablement mis en forme par Alain de Benoist, j'ai pris soin de faire ajouter un encart (que *Le Canard* n'a évidemment pas mentionné) : ce débat entre un ultra-libéral et un écologiste ne pouvait en aucun cas s'insérer dans une quelconque convergence « nationale-bolchevik ».

La campagne des « *Vigilants* » avait en effet déjà commencé, et je savais ce que je faisais. Pourquoi ce choix ? D'abord parce que je dialoguais avec Gérard Bramoullé, en défense des propositions économiques des Verts, et pas avec Alain de Benoist. Ensuite parce que les attaques contre Taguieff m'avaient déjà écoeuré. Comme lui, je refuse cette espèce d'« antiracisme de la souillure », selon lequel être publié dans les mêmes pages qu'un raciste vaut certificat de racisme (et donc, dénoncer les antiracistes que publie *Krisis* vaut légion d'honneur de l'antiracisme). Mais il y a une troisième raison. J'aurais pu considérer que, même s'il n'y a rien de scandaleux à être publié par ou avec Alain de Benoist, cela peut ne pas être « opportun ». Or, je pense que ce n'est pas, actuellement, le cas : le boycott de *Krisis*, auquel nous invite le

souvenir lointain de la Nouvelle droite triomphante des années *Fig Mag*, serait en 1993 plus qu'inapproprié : une diversion. Et je voudrais m'en expliquer ici.

En un mot : Alain de Benoist a été un théoricien du racisme. Mais la justification théorique qu'il a proposé au racisme a été battue dans le camp raciste (en particulier à droite) au cours des années quatre-vingt, ce qui l'éloigne à présent du racisme. L'histoire de ce divorce est remarquablement retracée par l'article de P.-A. Taguieff (*Vingtième siècle* n° 40, oct.-nov. 93). Mais il faut en saisir la substance idéologique. On peut en effet fonder le racisme (et l'antiracisme) de deux manières diamétralement opposées : par l'universalisme et le différencialisme.

Voie universaliste : il existe une idée universelle de l'homme. Branche antiraciste : nous sommes tous égaux et avons également vocation à rejoindre ce modèle d'excellence. Branche raciste : les Blancs occidentaux (aryens...) sont les seuls à pouvoir prétendre à cette excellence, et toutes les autres races, ethnies ou cultures, sont à jamais des sous-hommes.

Voie différencialiste : il existe une multitude de formes dans l'accomplissement humain. Branche antiraciste : ce qui nous choque chez l'autre n'est pas une infériorité mais une différence qui peut être aussi valable que notre modèle. Branche raciste : que chacun reste chez soi, et ne laissons pas une invasion souiller notre « identité » : droit des peuples à rester eux-mêmes !

Dans les années soixante-dix, un différencialisme authentiquement progressiste se retrouve dans le tiers-mondisme, le régionalisme, le féminisme, et bien sûr l'antiracisme. Il est incontestable que, dans les années quatre-vingt, certaines tendances de la droite, et tout particulièrement la Nouvelle droite d'Alain de Benoist, ont cherché à renverser ce différencialisme en son contraire. Une résistance « universaliste-laïque » a commencé à se manifester, à laquelle Taguieff a d'ailleurs contribué, dissolvant le consensus post-soixante-huitard (« *l'égalité dans la différence* ») en une opposition à mon sens excessive (« *ou l'égalité, ou la différence ?* »). Le même débat a d'ailleurs traversé le féminisme.

Ma thèse est la suivante : dans les années quatre-vingt-dix, le refus de la différence est redevenu le fond commun du racisme (et d'ailleurs de la misogynie) dans l'Etat, dans l'idéologie, dans la société. Le tournant a sans doute été l'affaire des foulards de Creil, où l'on vit des beurettes de SOS-Racisme soutenir des gamines « islamistes » tandis que des intellectuels de gauche se joignaient à la campagne de M^{me} Stirbois contre le foulard à l'école. Aujourd'hui, le proviseur de Creil, Ernest Chénier, devenu député RPR, a jeté

le masque, et on l'a entendu, dans le débat sur les lois Pasqua-Méhaignerie, expliciter le sens de son universalisme laïc : « *Foulards = islamisme = terrorisme = délinquance = drogue = etc.* ». Bref, l'autre, c'est la tare.

Cette victoire de l'universalisme d'exclusion prend de multiples formes, à partir de l'épicentre FN, en passant par Paul Yonnet dans le *Débat* jusqu'à la contribution d'Alain Finkelkraut à la réforme du code de la nationalité, via l'idée : « *Pour vivre ensemble, il faut partager des valeurs [républicaines] communes, or les autres [hélas] n'en sont pas encore là [mais, s'ils avaient été assimilés, on aurait pu voir...]* »

Enregistrant le porte-à-faux de son différencialisme face à l'évolution de ses anciens amis, Alain de Benoist a proclamé son dégoût du Front national et du racisme jusque dans les colonnes du *Choc du mois* de juillet 90. Alain de Benoist représente aujourd'hui une position étrange, isolée, évolutive, et il s'en tire en jouant les « *organiseurs de débats dérangeants* », un peu comme ces staliniens du PCRMI, qui, saisis par le doute à la fin des années soixante-dix, lancèrent une revue aussi éclectique et de haut niveau que *Krisis*, et sont depuis devenus des intellectuels fort honorables.

D'une manière générale, il n'est pas bon de chercher à réduire les « *gens bizarres* » dans les grilles classiques. *Politis*, s'était fait naguère une spécialité de dénoncer le Parti humaniste de Silo comme une « *secte d'extrême droite* ». Secte, certes. D'extrême droite ? C'est aujourd'hui difficile à dire, et les Verts d'Amérique latine en savent quelque chose.

Bref, l'évolution d'Alain de Benoist rend de moins en moins problématique la coexistence avec lui dans les pages d'une revue ou sur un appel contre la guerre du Golfe. A cause de son évolution, et à cause de la conjoncture intellectuelle.

J'insiste sur cet aspect d'opportunité, car il m'a amené jadis à prendre la position inverse. C'était en 1987, je crois. Fabius et Cresson venaient de faire un pont d'or à Disney pour débarquer à Marne-la-Vallée et, avec Alain Rist, nous animions la résistance. Un ami commun nous invita à un déjeuner (délicieux) avec Alain de Benoist qui souhaitait se joindre à notre combat. « *D'accord, lui avons-nous dit, si vous signez parallèlement un appel pour le droit de vote des étrangers en France* », « *Mais ça n'a aucun rapport* », protesta-t-il. En effet, lui expliquâmes-nous cyniquement. Mais la

mobilisation de la thématique identitaire contre l'impérialisme culturel américain ne pouvait à l'époque être acceptable que de la part de ceux qui se démarquaient clairement de l'identitarisme « *gallo-romain* ». Celui-ci, au nom du refus du métissage, était alors effectivement le ressort numéro un du racisme (de Le Pen à Giscard). Le droit de cocitoyenneté de résidents ethniquement et culturellement différents était alors la pierre de touche des positions « *différencialistes-identitaires* ».

Et celles-ci faisaient effectivement des ravages. A la même époque, des Verts de Provence pouvaient écrire : « *Il serait frustrant de rencontrer des Croates à chaque coin de rue en Bretagne* » et suggéraient que si la Provence brûlait, c'est qu'elle était mal entretenue par des populations trop allogènes... Quand deux d'entre eux portèrent plainte contre un journaliste qui avait qualifié ces déclarations de racistes, Taguieff et moi apportèrent notre soutien à l'accusé : « *Oui, ces formulations sont racistes* ».

Le droit à la différence est, à mon sens, la condition de base de tout antiracisme, car, par définition, le racisme est toujours refus de l'altérité. Mais l'exaltation de la différence (et donc de l'identité) n'est pas forcément opportune. Tout dépend de notre capacité à admettre, voire à valoriser la différence de l'autre, et donc la fécondité de la vie en commun, du métissage, de la recherche commune de l'universel par des voies particulières, ce qui implique la reconnaissance d'une commune humanité en puissance. Et l'expression identitaire du dominé n'a pas la même signification que celle du dominant ; la promotion de Khaled au sein de notre culture (il serait presque exact de dire : de notre culture métisse) sur un CD enregistré aux States et gravé en France, n'a pas le même sens que la promotion de Mickey avec les milliards du contribuable français.

Qu'Alain de Benoist puisse un jour être amené à ces positions, c'est une éventualité qui préoccupe certes P.-A. Taguieff plus que moi. Mais je ne vois pas ce qu'il y aurait actuellement de préoccupant à les voir défendre par nous, avec nos propres concepts, dans une revue d'Alain de Benoist. Sauf à prendre à la lettre le mot d'ordre : « *Ne pas se placer sur le terrain de l'adversaire* » !

A. L.

(*) Alain Lipietz, économiste, auteur de plusieurs ouvrages dont *Choisir l'audace* (La Découverte, 1989) et *Vert espérance* (La Découverte, 1993), est membre des Verts.